Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 49 (1952)
Heft: 4

Rubrik: Tribune libre

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ecrivez-moi directement si vous ne voulez pas répondre par la voie du journal, mais je vous en prie, venez en aide à votre pauvre collègue en apportant quelques bûches pour que la petite flamme de notre journal ne s'éteigne pas.

S. D.

TRIBUNE LIBRE

De la loque européenne maligne

Je ne veux pas donner, dans cet article, un cours sur la maladie du couvain occasionnée par le bacille pluton et ne suis du reste pas assez qualifié pour le faire. Mais ce qu'il y a de certain c'est que la loque européenne tout comme la loque américaine est produite par le développement intensif de microbes qui tuent les larves pour s'en nourrir.

Voici ce que dit M. J. Magnenat dans « Echos de Partout », bulletin de la Société Romande d'Apiculture de l'année 1935, page 163 : « Nouvel aspect de la loque européenne :

Dans son intéressant rapport sur les assurances de nos confédérés pour l'année 1934, le Dr Leuenberger écrit que la loque européenne est plus répandue et plus dangereuse que la loque américaine. Le bacille, encore mal connu, cause de la maladie, semble avoir acquis une virulence plus grande ; ou bien l'infection se présenterait sous deux formes distinctes, l'une bénigne et facilement guérissable, l'autre plus tenace et résistant au traitement classique (interruption de la ponte pendant un certain temps). Cette dernière opinion est celle du Dr Morgenthaler, qui s'occupe de la question avec toute la compétence et la persévérance que l'on sait. La forme maligne persiste malgré la suppression de la reine, et les larves mortes laissent au fond des cellules un résidu que les abeilles n'enlèvent pas. »

Ce fait *de ne pas nettoyer les cellules* est capital. Lorsque la reine pondra de nouveau dans une cellule ayant un résidu, ce qui arrive toujours lorsque des écailles se sont formées, inévitablement la maladie reparaîtra.

Il est toujours dangereux d'être affirmatif sur la question des maladies du couvain ainsi que du traitement à effectuer pour guérir une colonie ; mais quant à moi, et je sais que beaucoup d'apiculteurs expérimentés sont du même avis, je crois qu'il est prématuré d'affirmer, comme certains le font : « que l'on peut impunément introduire un rayon de couvain atteint de loque européenne de forme maligne

dans n'importe quelle ruche, sans que la dite ruche en soit contaminée ».

Cette affirmation est, pour le moins qu'on puisse dire, très osée et si en 1935 déjà les microbes contenus dans le résidu d'une larve atteinte de loque européenne maligne transmettaient cette infection à de nouvelles larves il doit, à mon humble avis, en être de même aujourd'hui en 1952.

Aussi, je crois que toutes les précautions de désinfection doivent être de mise lors du traitement d'un rucher loqueux et que pour lutter, d'une manière efficace, contre la loque européenne maligne il n'y a pas actuellement d'autre remède que le feu.

Villette/Bagnes, mars 1952.

Guy OREILLER.

Le peuple des abeilles
(Effort d'évocation et de compréhension)

Nous, les abeilles, sommes un peuple très ancien, et vous, peuples des hommes, nos maîtres actuels, êtes bien jeunets en regard avec vos dix mille ans écoulés depuis le début de vos civilisations.

Il est vrai que la première apparition de l'homme, cet être extraordinaire, le dernier de la Création, à ce que disent vos savants, remonte à un million d'années. Et qu'a-t-il fait durant tout ce temps ? Nous supposons qu'il a eu une longue vie tout animale et que très lentement il s'est dépouillé de sa gangue pour devenir un être intelligent et créateur à son tour, créateur de mieux-être, de beauté, de techniques magnifiques. Il aurait pu atteindre un âge d'or s'il ne lui avait manqué l'étincelle de la divine sagesse.

Cette intelligence, c'est un apanage précieux, à lui seul octroyé par la Nature. Il en a poussé si loin le développement que ses savants modernes par leurs immortels travaux sur la désintégration du radium, de l'uranium et des autres métaux du même groupe ouvrirent à la Science une voie nouvelle et permirent de calculer avec précision l'âge des roches, et par là même la durée des temps depuis leur formation (Oberthur : « Les animaux primitifs »).

De ces couches de tous âges ils ont prospecté la composition, la sédimentation, les plissements, les mouvements, les fossiles qu'elles renferment en nombre variable et en des lieux fort divers, très éloignés parfois les uns des autres. Leurs observations, leurs comparaisons et calculs leur ont permis d'établir un raccourci saisissant de l'histoire de la terre à travers toutes les époques, variables de durée, mais toutes fort longues, dont le total fournit le chiffre impressionnant de deux milliards d'années ! Dans ce laps infini de temps, les savants des hommes situent à environ un milliard huit cent millions d'années l'apparition de la première vie animale.

Où placent-ils la nôtre ? disent les abeilles...

Si nous les suivons en remontant en arrière depuis les temps actuels, nous trouvons l'apparition de l'homme à un million deux cent mille ans, au début du quaternaire. Précédant celui-ci, l'ère tertiaire, environ soixante millions d'années, *est notre époque.* (Que vous êtes jeunets, ô hommes !)

... C'est le plein épanouissement de la nature. La végétation atteint toute sa splendeur avec une floraison luxuriante que butinent les papillons et les insectes de toute sorte. Les oiseaux et les mammifères sont représentés par une variété inouïe. Il n'y aura plus guère de formation d'espèces nouvelles (sauf l'homme !).

Cette nature a sa contrepartie. La terre est constamment en travail, les mers se déplacent et le volcanisme est intense partout... (Oberthur.)

Mais si Dame Nature a doté l'homme d'attributs merveilleux, elle a été chiche à l'égard des autres créatures, leur marquant une fin dans leur développement. Ainsi nous, les abeilles, avons été bloquées dans le statut social qui fut notre lot. Et ce statut est rigide, inexorable. Chacun dans la colonie a sa place marquée dans le temps très court de sa vie, dans son développement et dans son rôle : de machine à pondre pour « la reine », de nettoyeuses, d'éleveuses, de gardiennes, de butineuses pour les ouvrières, de fonction plus honorifique pour les mâles. Aucun répit ne nous est accordé, aucune fantaisie ne nous est permise, à cette différence que, suivant la saison et l'intensité du travail, notre durée peut varier de quelques jours, voire de quelques semaines, jusqu'au moment où nous tombons en plein vol ou dans la ruche... (Ce n'est pas si riant que le délice des réclames Brogle.)

L'homme, tout récemment, nous a assujetties, mais non domestiquées. Il nous abrite dans des palais, guide nos constructions, nous pousse à un travail intensif, nous protège contre les intempéries et les maladies, tout cela dans son intérêt, bien entendu, car il est friand de notre miel. Il nous observe, nous étudie, tâche de comprendre toujours mieux notre secrète vie. Mais il ne nous a pas en sa possession complète ; notre être intime lui échappe : il ne peut pas détruire cette parcelle de la grande harmonie que le Créateur de toutes choses a mise dans la Nature.

Léon BOURGEOIS.

Contre nos ennemis

Que d'encre a coulé déjà au sujet de l'*acariose;* pour nous apprendre ce qu'elle est, ses ravages, ses remèdes, etc. ! A ce sujet, la retraite de M. Morgenthaler, si méritée soit-elle, ne peut nous laisser indifférents ; car si les apiculteurs soigneux ont vu leurs efforts contre

l'acariose récompensés, c'est bien à ce savant bienfaiteur qu'ils en sont redevables. Par contre, si les acariens étaient capables de sentiments et de jugement ils auraient souvent pesté contre lui.

Depuis le temps qu'on crie : à mort, contre les acariens, en les soufrant, en les empestant de gazoline, etc. comment se fait-il qu'il y en ait encore tant ? Prenez un rucher qui a été traité soigneusement depuis des années, en automne et au printemps par les vapeurs de soufre, et en hiver par les puanteurs Frow. Il semble tout de même qu'il devrait être, non pas immunisé, mais du moins purifié. Et pourtant ? On accusera la contagion, fruit du pillage, malpropreté, que sais-je encore ? Je songe à une autre cause. On nous dit que les acariens meurent avec les abeilles. Je n'y crois pas toujours. Atteintes d'acariose, celles-ci sortent en se traînant, tombent devant la ruche, périssent dans l'herbe. Et les acariens encore bien vivants alors que l'abeille meurt, que deviennent-ils ? Voilà ce qu'on n'a pas encore su nous dire. Ne seraient-ils pas capables de remonter à la ruche, ou de contaminer une abeille saine qui vient boire la rosée ou chercher du pollen ou du nectar ? Il y a là encore des mystères. Quel merci nous dirons au savant observateur qui saura nous renseigner !

Autre ennemi : la *mésange.* J'entends déjà quelques dames crier à l'homme sans cœur ; traiter la mésange d'ennemi. Et pourtant c'est bien vrai ; demandez aux apiculteurs. « Ces oiseaux sont bien beaux, bien gentils, de nous charmer par leur plumage et leur ramage, ils sont si bienfaisants quand ils font la chasse à la vermine ». Oui, madame ! mais la mésange fait payer cher ses services. Voyez comme elle est arrogante. Déjà elle a pillé en automne les tournesols destinés à vos poules, et durant l'hiver c'est au rucher qu'elle s'en va d'un entrain endiablé devant chaque trou de vol donner des coups secs, répétés, attendant que les abeilles réveillées de leur torpeur, agacées, viennent voir l'importun visiteur, et en un clin d'œil c'est fait, l'abeille est captive ; la mésange s'envole sur une branche, décortique sa proie dont vous trouverez quelques débris sur la neige.

Imaginez-vous les dégâts qu'un groupe de mésanges peut faire dans un rucher d'une vingtaine de colonies s'il vient opérer chaque jour ; non seulement de nombreuses abeilles sont détruites, mais la colonie dérangée fréquemment consomme davantage, devient plus agressive, etc.

Y a-t-il des remèdes contre ce genre de rapine ? Certes. On suspendra des « cuennes » de lard aux abords du rucher (les oiseaux en sont friands) on jettera des grains ; on y mettra des trappes ; il y a encore le flobert. (O Mesdames, voilez-vous la face !) Mais ces derniers remèdes seront au profit de la vermine, et il y en a déjà que trop. Protégez vos trous de vol (ceux de vos abeilles !) au moyen de vérandas efficaces aussi contre le pillage, ou encore de treillis serré rendant impossible l'approche des mésanges, ces voleuses bicolores, jaunes-noires.

J. T.